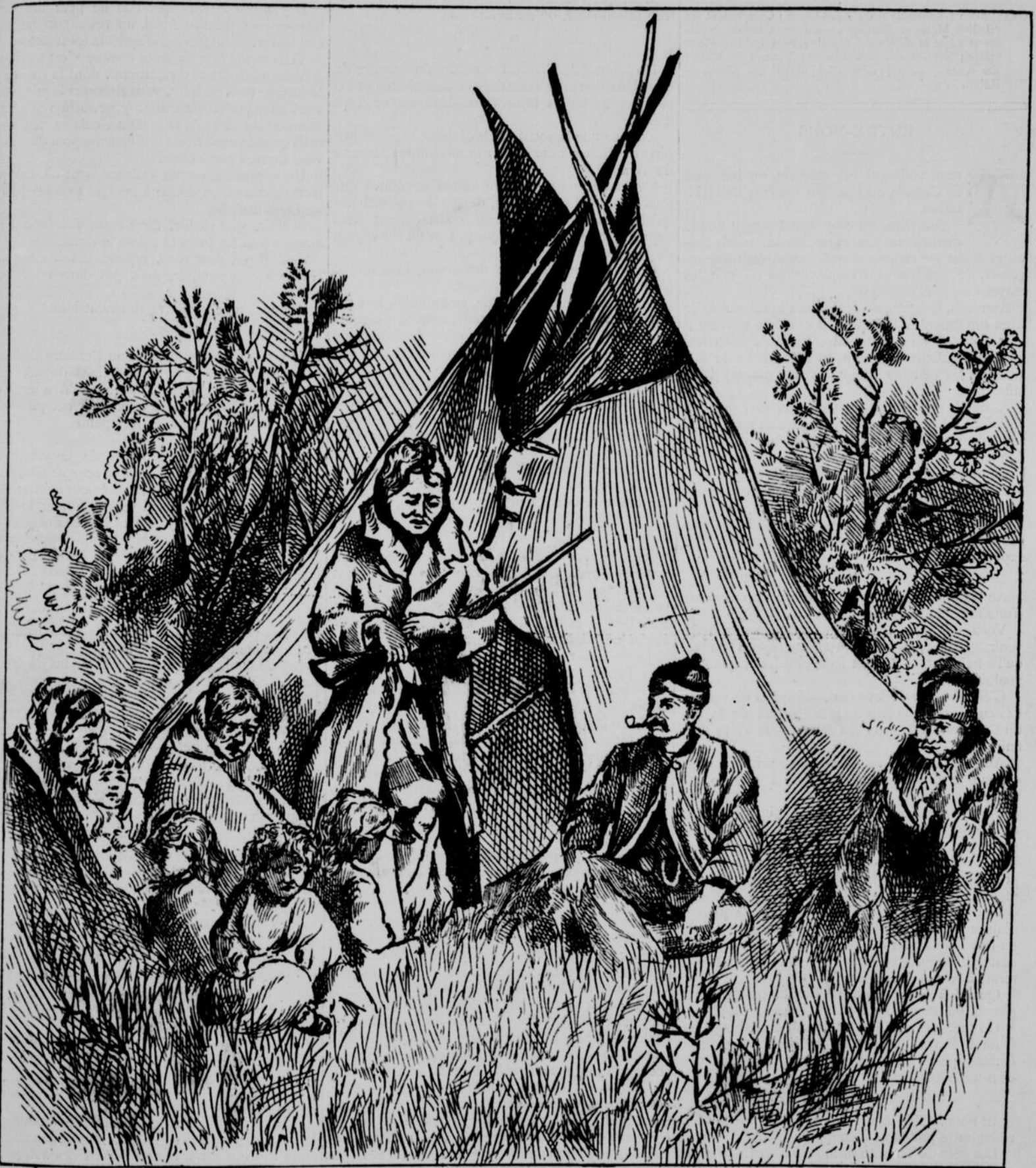


# LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère Année, No. 52. — Samedi, 2 mai 1885.  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00.



L'INSURRECTION DU NORD-OUEST.—CAMPMENT DE REBELLES MÉTIS ET SAUVAGES.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 2 mai, 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—L'insurrection du Nord-Ouest.—Poésie : Le dernier : "Vive le Roi!" par Gonzalve L. Désaulniers.—Primes mensuelles : douzième tirage.—La porteuse de Pain (suite).—Le moyen de ne pas vieillir.—De l'aumône morale.—Ce que le bon Dieu dit aux quatre saisons.—Récréations de la famille : Enigme, problème d'échecs et rébus.—Choses et autres.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : L'insurrection du Nord-Ouest : Campement de rebelles Métis et Sauvages.—L'insurrection du Nord-Ouest : Lac et rivière qu'Appelle; Fort qu'Appelle et vallée; Eclaireurs blancs et métis; Voiture de Métis; En route pour rejoindre Riel; Artilleurs Métis.—Rébus.

## ENTRE-NOUS



INSTI, voilà qui est entendu, on inaugure en Canada un nouveau système de civilisation.

Autrefois, on croyait naïvement que le meilleur moyen d'arracher les tribus sauvages à leur vie errante et paresseuse, était d'évangéliser, de prêcher et d'employer en un mot les moyens les plus pacifiques.

Autrefois, le gouvernement aidait le missionnaire dans son œuvre, il le secondait et même souvent il faisait plus, il lui laissait en main la décision des questions difficiles qui ne manquent jamais de surgir entre les peuples enfants et les nations d'âge mûr.

Autrefois on donnait du pain aux sauvages, on cherchait à les initier avec prudence et par degrés aux exigences de la vie nouvelle qu'on voulait leur donner.

Ce moyen honnête est usé. Plus intelligents et plus moraux que leurs devanciers, nos hommes d'état ont décidé dans leur sagesse qu'il fallait renoncer à la vieille méthode qu'on, qualifie de rangaine, et inaugurer un mode de persuasion plus expéditif.

\*.\*

Ah! mon Dieu, c'est bien simple, on procède d'une manière très rationnelle.

Voici des gens, dit-on, qui commencent à devenir gênants; ils sont propriétaires-nés du sol qu'ils habitent, ils aiment leurs prairies et semblent vouloir y rester.

C'est absurde de leur part, puisqu'ils ne veulent pas cultiver et que leur apprendre l'art de la culture demanderait trop de temps. Il s'agit d'en finir.

Au fond, l'affaire se résume à ce principe vieux comme le monde : "Ote-toi de là que je m'y mette."

Pour y arriver on commence par couper les vivres aux sauvages. Ceux-ci se serrent le ventre pendant un certain temps et réclament. Les ministres se bouchent les oreilles, et un beau jour, quand ils apprennent que les malheureux affamés finissent par menacer de se soulever, ils se disent, qu'en fin de compte, il n'est pas juste de laisser de pauvres diables jeûner aussi longtemps et donnent l'ordre de leur faire avaler du plomb, nourriture très indigeste, mais qui a au moins le mérite de mettre un terme à leurs souffrances.

Quand à ceux qu'on ne pourra traiter par le plomb, on les pendra... s'ils se laissent prendre.

On met des troupes sur pied, on dérange une foule de braves gens et on jette un million par la fenêtre, quand on aurait pu arranger l'affaire pour cent mille piastres.

\*.\*

Et notez qu'on n'arrivera à rien en essayant de résoudre le problème à coups de fusil.

Les gens de Toronto surtout sont partis en guerre avec la certitude qu'ils n'avaient qu'à se montrer pour faire fuir les rebelles (puisqu'on s'obstine à les appeler rebelles), et d'aucuns même ont emporté la corde avec laquelle on doit pendre Riel.

Pendre Riel est chose facile à dire, mais le diable est d'aller lui passer la corde au cou.

Vous connaissez le résultat de la rencontre qui a eu lieu il y a huit jours et que l'on qualifie de victoire. Le général Middleton a eu le quart de son effectif mis hors de combat; encore trois victoires comme celle-là, et il ne lui restera plus un homme en état de porter les armes.

Ce résultat était un peu prévu.

Il ne s'agit pas ici d'une guerre régulière, l'ennemi ne s'aventurera jamais à livrer une bataille rangée, et toujours il pourra décimer nos troupes sans s'exposer beaucoup.

Tout cela est très juste, et on ferait bien mieux de laisser Mgr Taché régler toute la difficulté.

Mais, que voulez-vous, ce serait trop simple et trop raisonnable, on ne le fera pas.

\*.\*

Un journal de Toronto a profité du passage du 65<sup>me</sup> bataillon pour satisfaire sa francophobie et expectorer toutes les injures possibles sur ce corps d'élite.

Tout ce que la sottise et la lâcheté peuvent inspirer d'infamies a été dit par le misérable rédacteur du *News*.

Ce bandit raconte entre autres stupidités que tous les Canadiens-français, depuis le colonel jusqu'au dernier soldat étaient constamment ivres depuis le commencement jusqu'à la fin du voyage de Montréal à Calgary.

Franchement, c'est à se demander si cet être là n'est pas plutôt fou que méchant.

S'il est fou, qu'on l'enferme, sinon qu'on le fasse passer devant une cour martiale, comme plusieurs journaux l'ont demandé, et qu'on le condamne aussi sévèrement que possible; mais il est clair que la chose ne peut en rester là.

Si on l'envoyait un peu au feu, ce petit monsieur, je voudrais bien voir la figure qu'il ferait. Qu'on le mette donc dans la division du colonel Hughes et on verra s'il ose seulement suivre nos braves canadiens.

Comme le disait si bien Provencher l'autre jour, il y a certains écrivains qui méritent qu'on leur mette le nez dans leur propre prose.

\*.\*

Avec le mois de mai commence le nouveau système de fermer de bonne heure les restaurants et les buvettes, car vous savez que désormais, d'après la loi fédérale, la fermeture de ces établissements aura lieu le samedi à sept heures du soir, et les autres jours à onze heures.

Je ne suis pas partisan de cette mesure, pour plus d'une raison.

Le but que l'on se propose est complètement illusoire.

Si nos législateurs ont cru arriver par ce moyen à empêcher les progrès de l'ivrognerie, il me semble qu'ils se sont singulièrement trompés. Un homme qui veut boire arrive toujours à satisfaire sa passion; à côté d'un établissement licencié qui sera fermé, il y en aura deux où on délivrera des boissons en cachette. Et puis il y a l'attrait du fruit défendu!

Mais ce n'est pas là le seul motif qui me guide dans mon opposition, et j'examine cette question au point de vue de la sûreté publique, dans les villes surtout.

Une mesure du même genre a été prise autrefois à Paris, en 1845, je crois, et voici à peu près les arguments produits alors à l'encontre de cette loi.

Si à onze heures, disait-on, heure prescrite pour la fermeture des établissements publics, tout le monde était rentré chez soi, cela pourrait être ennuyeux, mais non dangereux, et les habitants des villes ne seraient plus exposés aux attaques nocturnes dans les rues. (Et Dieu sait si les faits de ce genre sont communs à Montréal et à Québec!)

Mais si les buvettes et les restaurants ferment à onze heures,—on revient des soirées et on quitte certaines affaires à toutes les heures de la nuit;—les gens qui vont dans le monde, ou qui travaillent dans une imprimerie, par exemple, n'ont pas d'heure fixe pour rentrer.

Ce n'est pas au moment où il y a une foule d'établissements ouverts que les voleurs vont faire leurs attaques.

Un établissement public ouvert peut servir de refuge à un homme attaqué, ou ce qui est plus pro-

bable, peut empêcher les malfaiteurs de faire leurs mauvais coups.

Loin de là, les mesures prescrites par la police, assurent aux voleurs toutes bonnes chances contre les retardataires.

En bonne logique, on devrait encourager les établissements publics à rester ouverts le plus tard possible.

Ces réflexions peuvent, ce me semble, parfaitement s'appliquer à notre pays.

\*.\*

Au reste, toute cette loi des licences est absurde d'un bout à l'autre.

Il y a des articles que l'on ne peut lire sans hausser les épaules. Ainsi, un restaurant ne peut être ouvert le dimanche, d'après la loi fédérale.

Vous voyez tout de suite comme c'est pratique.

Vous allez dans un restaurant, dont la cuisine et le service vous plaisent, vous débattiez le prix, vous vous arrangez et vous allez y prendre vos repas. Pendant six jours de la semaine, cela va très bien, mais quand vous arrivez le dimanche pour déjeuner, vous trouvez porte close.

Un restaurant est un établissement où, moyennant paiement, on donne à manger tous les jours, sauf le dimanche.

—Mais, que diable, direz-vous, j'ai besoin de manger tous les jours et même le dimanche.

—Tant pis, pour vous, répond la loi, allez ailleurs, où vous voudrez, mais pas dans un restaurant.

Avouez que c'est souverainement idiot.

\*.\*

Je vous ai promis la semaine dernière de vous parler d'une série de représentations données par M. Pégou, professeur de musique, à l'Académie de Musique de Montréal, je veux tenir ma promesse et je le fais avec plaisir et avec peine.

Je m'explique.

Les représentations d'opéras de la valeur de *Maître de chapelle* et de *Richard cœur de lion*, sont des événements assez importants pour mériter l'encouragement du public qui veut se former le goût et s'instruire, et je croyais à un succès financier en même temps qu'à un succès artistique.

Je me trompais. Pendant que les théâtres où l'on montre,

.....aux quinquets le soir, de maigres choses  
Que personne, autre part, ne voudrait voir pour rien,

regorgeaient de monde, la salle de l'Académie de Musique était presque déserte.

Aujourd'hui, les artistes qui ont le plus de succès sont les nègres et les sauteuses.

Je suis sûr que ce ne sont pas les Québécois qui se seraient conduits de la sorte, et je souhaite que M. Pégou et sa troupe d'amateurs aillent visiter la vieille capitale.

Quelque maigre qu'ait été le succès au point de vue des affaires, M. Pégou ne doit cependant pas regretter cette expérience, car il s'est fait connaître et apprécier.

\*.\*

M. Stanislas Côté, l'un des collaborateurs assidus du MONDE ILLUSTRÉ, a donné dernièrement, à la salle de l'Union Catholique, une conférence des plus attrayantes.

M. Côté a entrepris une croisade contre le club, la gargotte et l'opéra à dix sous, et je vous assure qu'il n'y a pas de main morte pour faire ressortir les dangers et le ridicule auxquels s'exposent ceux qui fréquentent ces lieux.

Mais aussi, avec quelle grâce le charmant conférencier indique-t-il le remède pour ramener nos jeunes gens (il aurait pu dire tous les hommes) dans le bon chemin. Il faut rechercher avec plus de soin la compagnie des femmes.

C'est ma foi très vrai. Alphonse Karr était bien de cet avis quand il disait :

"Il y a déjà bien longtemps que les hommes et les femmes vivent ensemble, et ils ne se connaissent point :—ils n'ont les uns à l'égard des autres que des aperçus très faux, ou du moins très vagues et très incertains.

"Il y avait autrefois un endroit qu'on appelait la maison. C'était l'empire de la femme.

"Là, les femmes étaient à l'abri de la vie extérieure; elles ignoraient les lois du pays;—car dans

la maison, il n'y avait pas d'autre loi que leur volonté à elles, reines absolues, reines par l'amour !  
 " Si elles embellissaient la maison, elles tiraient de la maison un charme indéfinissable ; tout ce que la maison, cet asile sacré, renfermait de paix et d'élégance, de tranquillité, d'amour et de bonheur, semblait s'exhaler d'elles, comme un parfum."

C'est aussi à la maison que M. Côté veut ramener les hommes, et la conférence qu'il a faite dans ce but, en fort bon langage, a eu le plus grand succès.

\*.\*

Les gravures que nous publions cette semaine sont pleines d'intérêt, comme on peut s'en convaincre.

Ce sont des scènes du Nord-Ouest, rien que du Nord-Ouest, puisqu'on ne parle que cela.

\*.\*

Notre jeune poète, M. G. Désaulniers, a donné au MONDE ILLUSTRÉ, sa jolie poésie : *Le dernier Vive le Roi !*

Je le recommande à l'attention de tous nos lecteurs et surtout aux poètes qui font de mauvais vers ; ceux-ci pourront se convaincre de cette vérité qu'on peut faire de bonnes rimes, tout en disant de bonnes choses.

LÉON LEDIEU.

## L'INSURRECTION DU NORD-OUEST

GABRIEL DUMONT

UN correspondant de Manitoba raconte l'anecdote suivante sur le compte de l'un des principaux chefs des Métis :

" Comme Gabriel Dumont—Métis canadien-français—paraît jouer un rôle dans le mouvement actuel, voici une petite anecdote sur son compte. Elle fera connaître sa détermination.  
 " Il y a quelques temps, Dumont était à la prairie avec un parti de Métis et de Canadiens-français. Il apprend qu'un camp de Pieds-Noirs est à une vingtaine de milles de distance. Il fut décidé qu'on irait leur faire visite. Dumont part, accompagné d'une dizaine de chasseurs. Comme ils arrivaient au camp des sauvages, ceux-ci commençaient la *danse du poteau*. Cet exercice consiste pour chaque guerrier à se rendre près d'un pieu placé au milieu du camp et à faire le récit de ses exploits en frappant le pieu de son couteau. Dumont entre sans hésiter dans la danse. Son tour venu, il s'approche du poteau, et en y plantant son couteau, il s'écrie : " J'ai tué dix Pieds-Noirs." Et il attend l'effet de sa vantardise. Les compagnons de Dumont se regardent tout effrayés et se crurent des hommes morts. De leur côté, les chefs sauvages avaient poussé leur *Oah ! Oah !* significatif, puis ils se lèvent et s'avancent vers Dumont en exprimant leur admiration pour cet homme qui était ainsi venu les braver presque seul jusque dans leur propre camp : " Tu es un brave, lui disent-ils ; nous avons entendu parler de ta bravoure ; elle n'est pas surfaite, tu resteras avec nous et nous ferons festin." Gabriel Dumont et ses hommes passèrent la nuit avec les Pieds-Noirs, et regagnèrent au matin leur propre camp au milieu des démonstrations d'amitié des sauvages."

PRINCE ALBERT

Cette ville naissante, dont la population n'est encore que de 700 âmes, est située sur le bras nord de la Saskatchewan, à 30 milles du confluent des deux bras. Elle se compose de trois groupes d'habitations, à quelques distances les uns des autres : le poste de la compagnie de la Baie-d'Hudson, 70 bâtisses, y compris les casernes de la police ; la mission protestante à un demi-mille à l'ouest, les moulins *McKay*, le bureau de poste et l'agence des Terres ainsi que quelques maisons privées. Un peu plus loin, à l'ouest, se trouve l'Emmanuel Collège, résidence de l'évêque protestant de la Saskatchewan.

Il est probable qu'à l'heure qu'il est la population entière a quitté ces habitations et s'est retirée sur la propriété de la compagnie de la Baie-d'Hudson où à la Mission, ainsi que la troupe du colonel Irvine.

[Pour le Monde Illustré]

## LE DERNIER : " VIVE LE ROI ! "

En ces temps-là Québec, courbait son front sublime.  
 La ville bombardée au dehors et victime  
 En son sein de la plus ignoble trahison  
 Se livrait aux Anglais surpris de la façon  
 Dont on capitulait : ils ne s'attendaient guère  
 A désarmer si tôt tous ces hommes de guerre.

Oui, c'est bien vrai, Québec a subi cet affront.  
 Quelque soit celui-là qui fut assez poltron  
 Pour souiller son épée et vendre sa patrie  
 A ceux qui mutilaient sa poitrine meurtrie,  
 Qu'il emporte avec lui—juste et honteux arrêt—  
 Nos malédictions pour son lâche forfait.

Donc, on nous écrasait. Notre petite armée  
 Sur les champs de bataille au hasard décimée,  
 Après avoir lutté comme font des géants,  
 Devant la trahison plia ses drapeaux blancs.

Tout tombait, tout croulait dans l'immense incendie !  
 Après Québec, la ville un moment engourdie ;  
 Après Montréal qui meurt de la mort du soldat ;  
 Après cette lueur d'espérance au combat  
 Du chemin Sainte-Foye, on sentait—O souffrance !—  
 Que le pays en deuil râlait et que la France,  
 Mère sourde aux sanglots que versaient ses enfants,  
 Nous jetait poings liés aux Anglais triomphants.

Le pays désormais portait une blessure  
 A son flanc. Mais chacun contre la flétrissure  
 Se raidit et poussant des cris désespérés  
 On s'empara de tous les drapeaux déchirés  
 Pour en faire un linceul du moins à la patrie.  
 On replia sur Montréal.

L'armée aigrie  
 Lentement, tristement, la carabine au poing,  
 Défila dans la nuit sombre, ne voyant point,  
 Vieux soldats secouant leurs fronts dans les ténèbres,  
 Que cette marche avait des allures funèbres.

Hélas ! qui leur eût dit à ces braves troupes  
 Qu'un jour le sol devait leur manquer sous les pieds,  
 Qu'ils jetaient leur dernière amorce à l'espérance,  
 Que ce suprême effort pour garder à la France  
 Ce pays fécondé des eaux du Saint-Laurent  
 N'était qu'une chimère et qu'un acte impuissant ;  
 Que chaque pas de plus conduisait à la honte  
 Et que de leur courage on ne tiendrait pas compte.  
 Ils n'entrevoyaient pas, eux, ces hommes de cœur,  
 Qu'on devait trafiquer un jour de leur honneur  
 Et qu'au delà des mers, dans une cour profane,  
 Cet affront leur viendrait par une courtisane !

Et cependant ce sort leur était réservé.

Rien de bon n'émanait de ce trône sapé  
 Par la philosophie infâme d'un Voltaire.  
 Le rire avait forcé le canon à se taire,  
 Et n'ayant plus les yeux portés sur son drapeau  
 Louis quinze avait mis son épée au fourreau  
 Et nous fûmes perdus.

En vain la grande épée  
 De Lévis fit jaillir des éclairs d'épopée  
 Dont l'éblouissement fait encore notre orgueil ;  
 En vain de Vauquelin, Bourlamaque et Vaudreuil  
 Luttaient contre un flot d'ennemis qui sans cesse  
 Grossissait et cernait nos troupes en détresse,  
 Devant le nombre plus que devant la valeur,  
 Sans honte, sans livrer nos drapeaux au vainqueur  
 Nous pliâmes.

Ce jour sur nos villes flétries  
 Versa beaucoup de deuil et beaucoup d'insomnies.  
 Nous tournâmes longtemps nos yeux vers l'horizon.  
 Nous refusions de croire à ce nouveau blason  
 Que le sort nous jetait pour unique héritage  
 Et qui semblait encor railler notre courage.

O France ! quelque fut ta conduite envers nous  
 Devant ton nom sacré nous tombons à genoux.  
 Ta majesté ne peut souffrir de ce désastre  
 Et cette ombre d'antan ne t'ernit point ton astre.  
 Qu'importe ta faiblesse en ces jours de douleur ?  
 Ton œuvre te survit et parle pour ton cœur  
 Et nous avons, vois-tu, pour essuyer nos larmes  
 La gloire d'aujourd'hui qui s'attache à tes armes.  
 Mais le réveil fut triste et terrible à la fois.  
 Il a fallu quitter nos amours d'autrefois  
 Et ne plus voir flotter sur nos rives si chères  
 Le drapeau blanc, celui qu'avaient baisé nos pères.  
 Plus d'un, pourtant, plus d'un que ce joug révoltait,  
 Sourds à ce cri d'adieu que ta bouche jetait,  
 Braves gens dont le cœur ne pouvait pas comprendre  
 Que même contre cent un Français doit se rendre,  
 Résolument, quittant leur village si fiers,  
 De suivre ton drapeau qui repassait les mers,  
 A tous les vents amis d'ouvrir encor leur voile  
 Et de partir les yeux fixés sur ton étoile.

Un matin, tout le ciel était pur, le soleil  
 Semblait se réveiller de son premier sommeil ;  
 Un léger vent du sud soufflait sur la nature ;  
 Le fleuve Saint-Laurent à la verte ceinture

Donnait plus librement cours à ses larges eaux,  
 Et l'île Sainte-Hélène, émergeant de ses flots  
 Étala sa beauté sereine et virgine  
 Sous les reflets dorés de l'aube matinale.

Ce matin-là sur l'île on vit s'amonceler  
 Des tambours, des drapeaux que le vent fait rouler,  
 Des vieux troupiers, baissant leur tête contre terre,  
 Qui marchaient sans fusil après leur bandoulière,  
 Des officiers pensifs à l'aspect soucieux  
 Et puis des paysans aux fronts silencieux  
 Qui les suivaient et dont les yeux remplis de larmes  
 Pleuraient sur ces soldats qui n'avaient plus leurs armes.

Ces soldats, c'était ceux que le roi rappelait.  
 C'était ceux à qui l'on avait dit qu'il fallait  
 Entasser les drapeaux et les réduire en cendre  
 Pour que l'Anglais du moins ne pût jamais les prendre.  
 C'était ceux qui partaient pour regagner là-bas  
 Le droit d'humer encor la poudre des combats  
 Et de donner—c'était leur plus chère croyance—  
 Le reste de leur sang pour défendre la France.

A leur tête Vaudreuil et le brave Lévis  
 Regardaient tristement sur les flots assoupis  
 Les vaisseaux qui devaient faire la traversée.  
 Des pleurs mouillaient parfois leur paupière baissée.  
 Ah ! pour ces nobles cœurs qu'il dut être navrant  
 Ce morne et long regard au fleuve Saint-Laurent.  
 Qu'il dut leur en coûter d'abandonner la terre  
 Qu'ils n'avaient pu sauver dans la lutte dernière,  
 Ce sol trois fois béni que l'Anglais tout puissant  
 Foula de son talon d'où dégoutait du sang.

Tout-à-coup, arrivé sur le bord de la grève  
 D'où l'on entrevoyait comme à travers un rêve  
 Le pays ruiné, dévasté, saccagé,  
 Vaudreuil, dont l'œil en feu de pleurs était chargé,  
 Tête-nue, indiquant d'une main le navire,  
 Dans un enthousiasme impossible à décrire  
 Où l'on sentait son cœur, où l'on sentait sa foi,  
 A ses troupes cria : " Soldats, vive le Roi ! "

Pas un mot n'accueillit cette fière parole.  
 Pas un. Le nom du roi naguère le symbole  
 De tout ce que l'honneur avait de plus sacré  
 N'était plus désormais pour le soldat navré  
 Qu'un objet de mépris, de honte ou de colère.  
 Vive le roi ! jamais, il valait mieux se taire.  
 Ce nom du roi pesait sur eux comme un remord.

Ah ! c'était effrayant ce silence de mort !

Un malaise gagnait le cœur de tous ces braves.  
 Que les bruits du canon eussent paru suaves  
 Dans ce moment d'angoisse, à tous ces vétérans  
 Qui sentaient le frisson se glisser dans les rangs !

On regardait Vaudreuil et l'on demandait grâce.

Mais lui, se redressant, comme si cette audace  
 Eut décuplé chez lui le droit d'autorité,  
 Promena fièrement son regard irrité  
 Sur la troupe où régnait le plus profond silence,  
 Puis d'un geste hautain mais rempli d'éloquence  
 Il désigna de loin les bataillons anglais  
 Qui près de Montréal fermaient leurs rangs épais.  
 Et cria d'un accent qui fit frémir la foule :  
 " Vive le Roi, soldats ! "

Comme un flot qui s'écroule  
 Un hurrah formidable éclata dans les cieux.  
 Le drapeau rouge avait réveillé chez ces peuples  
 La haine qu'ils vouaient à la vieille Angleterre.  
 Et devant ces soldats qu'ils combattaient naguère,  
 Qui pillaient la patrie et qui de leur talon  
 Menaçaient d'écraser jusqu'au dernier colon,  
 On oublia le roi pour ne voir que le trône,  
 On confondit d'un coup la tête et la couronne,  
 Et l'on poussa bien haut ce cri : " Vive le Roi ! "

Alors Vaudreuil, heureux de ce dernier exploit,  
 Fit sonner le départ et cingla vers la France,  
 Le pays de la gloire et de la délivrance,  
 Et du haut des remparts l'Anglais muet d'effroi  
 Écoute bien longtemps encor : Vive le roi !

GONZALVE L. DÉSAULNIERS.

## PRIMES MENSUELLES

DOUZIÈME TIRAGE

Le douzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois d'avril) aura lieu lundi prochain, le 4 mai, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel.

Le public est invité à y assister.

C'est bien heureux qu'il y ait des désirs qui ne peuvent être satisfaits : sans cela, le dernier des gredins serait le maître du monde.—S. PONTAKI.



1. Lac et rivière qu'Appelle.—2. Fort qu'Appelle et vallée.—3. Eclaireurs blancs et métis.—4. Voiture de Métis.—5. En route pour rejoindre Riel.—6. Artilleurs Métis.

L'INSURRECTION DU NORD-OUEST.—SCÈNES SUR LA SASKATCHEWAN.

LA

## PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

XXXVI

JAMES Mortimer fit deux pas vers le prétendu cousin d'Ovide Soliveau et lui dit :  
—Soyez deux fois le bien accueilli, monsieur, et comme citoyen d'un grand pays que j'aime, et comme présenté par ma chère fille. Vous êtes mécanicien comme moi, travaillez comme moi, voulez-vous me donner la main ?

—C'est un honneur dont je suis fier autant que je suis touché de la bienveillance de votre accueil ! s'écria Jacques Garaud en serrant la main que l'ingénieur lui tendait avec la plus franche cordialité.

—Nous sommes désormais de vieilles connaissances, reprit Mortimer, donc plus de phrases cérémonieuses. Je vous présente à l'un des princes de la finance américaine, Richard Davidson, mon ami et mon banquier.

—Disposez de moi, monsieur, fit le banquier ; si je puis vous être utile je le ferai de grand cœur. L'ex-contremaître témoigna sa gratitude. Les trois hommes s'assirent. Noémi retourna s'installer au piano.

—Si j'ai bien compris ma fille, dit Mortimer à Jacques, vous vous rendez à New-York avec l'intention de venir me voir.

—Vous avez parfaitement compris. J'ai l'intention de monter en France une fabrique modèle. Je voyage afin d'étudier les différents procédés d'outillage, et, vos ateliers m'ayant été cités comme incomparables sous tous les rapports, je me proposais de solliciter de vous l'autorisation de les voir.

—Autorisation qui vous est accordée d'avance. Vous les visiterez, vous les étudierez à loisir. Mes ateliers (j'ai l'amour-propre de le croire et d'en tirer quelque vanité), sont les premiers du monde, mais ils ne sont construits que pour la mécanique industrielle.

—Celle qui rapporte le plus et à laquelle je dois le peu que je possède, interrompit Jacques.

—En effet, elle est lucrative. Mes machines à coudre m'ont rapporté des sommes fort rondes.

—Vos machines à coudre perfectionnées, je les connais, dit Jacques, j'en ai même fait une étude approfondie.

—Y trouvez-vous quelque chose de défectueux ?

—Me permettez-vous la franchise ?

—Sans doute ! J'aime la franchise même quand elle est brutale. Je n'ai nullement d'ailleurs la prétention d'être infailible, et je crois que la perfection même est perfectible.

—Je ne veux point parler du mécanisme, il est irréprochable. Je reproche à vos machines leurs trépidations violentes et bruyantes, fatiguant ceux qui les font mouvoir et ceux qui les entendent.

—Vous voudriez obtenir le "silence" de la machine ?

—Oui.

—Voilà cinq ans que je le cherche inutilement.

—Vous avez mal cherché.

—L'avez-vous trouvé, vous ?

—Peut-être.

—En théorie ?

—Oui, mais j'ai la certitude, vous entendez, la certitude ! qu'il est facile de passer de la théorie à la pratique.

—Est-il indiscret de vous demander comment ?

—Nullement, et je suis trop heureux de causer avec vous de l'une de vos créations les plus réussies, et d'attirer votre attention sur un point qui vous paraît difficile et qui me semble à moi la chose du monde la plus simple.

—La plus simple ! répéta Mortimer.

—Mon Dieu, oui !

—Expliquez-vous, je vous en prie !

—Je vais le faire, un croquis à la main, un petit croquis vaudra mieux que la plus longue explication.

Et le faux Paul Harmant, tira de sa poche son agenda, l'ouvrit, et se mit à dessiner rapidement, sous toutes ses faces, la machine à coudre perfectionnée de James Mortimer. Ce dernier regardait avec étonnement. Le coup de crayon du faux Paul Harmant lui semblait d'une merveilleuse habileté. Le banquier Richard Davidson et Noémi, qui s'étaient rapprochés des causeurs, admiraient, ainsi que Mortimer, la dextérité du Français.

—Voici bien exactement le plan du mécanisme de votre machine, n'est-ce pas ? demanda Jacques.

—Oui, monsieur, très exactement.

—Alors, suivez bien mon raisonnement, je vous prie.

Et Jacques, avec une facilité et une clarté d'élocution dues à son indiscutable talent de mécanicien pratique, démontra qu'il suffisait d'introduire dans le mécanisme en question quelques légers changements pour obvier aux défauts de la machine à coudre. Mortimer, profondément intéressé par ce qu'il entendait suivre avec une attention avide les déductions logiques du Français.

—Mon chère confrère, s'écria-t-il quand Jacques eut terminé sa démonstration, vous êtes un homme de premier mérite ! Votre théorie est admirable ! Vous venez de créer la machine à coudre complètement et définitivement perfectionnée, que vous pourrez appeler "la Silencieuse."

—Cette machine portera votre nom, monsieur, car je vous autorise à l'exploiter, et je prends l'engagement formel de n'en jamais revendiquer l'idée.

—Cela, je ne l'accepte pas !

—Pourquoi donc ?

—Parce qu'en m'abandonnant cette idée, vous m'abandonneriez un million et plus peut-être.

XXXVII

—Un million ! répéta Jacques Garaud, en souriant ; je crois, monsieur, que vous exagérez ; mais, en admettant même que ce chiffre soit exact, je n'en maintiens pas moins l'engagement que j'ai pris tout à l'heure.

—Voilà un galant homme et un homme sûr de sa force ! pensa Mortimer. Quel associé j'aurais en lui ! La maison Mortimer que nous dirigerions ensemble serait sans rivale.

Le faux Paul Harmant observait à la dérobée l'Américain. Il sut lire sur sa physionomie une partie de ce qui se passait dans son esprit. James Mortimer reprit :

—Inutile d'insister, mon cher confrère. Je n'accepterais votre offre que dans un seul cas.

—Lequel ?

—C'est que nous exploiterons en commun la machine à coudre perfectionnée par moi, et complétée par vous.

L'ex-contremaître secoua la tête.

—Je vous remercie de cette proposition, dit-il, mais j'ai d'autres idées.

—Vous me refusez ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—A quoi bon une association pour si peu de chose ? Je ne sais pas, d'ailleurs, si je me déciderai à rester en Amérique.

—Avez-vous donc changé d'avis, monsieur ? demanda Noémi. Ne me disiez-vous pas, il y a tout au plus cinq minutes, que vous comptiez au contraire y rester longtemps ?

—Tel est, en effet, mon projet ; mais la réalisation de ce projet se subordonne à certaines choses indépendantes de ma volonté. Je m'occupe d'un grand travail qui doit donner des résultats immenses. Quand j'aurai achevé l'étude des progrès de la mécanique américaine, je verrai si je dois me fixer à New-York ou retourner en France.

—Admettez-vous donc en principe l'idée d'installer des ateliers en Amérique ? fit vivement James Mortimer craignant de voir un concurrent redoutable dans ce Français dont à première vue il reconnaissait le mérite.

—Pourquoi non, le cas échéant ?

—Il s'agirait alors d'exploiter une invention nouvelle ?

—Oui. Une invention qui n'a aucun rapport avec les machines à coudre. C'est une machine à guillocher,

Jacques, instruit par son entretien avec Ovide Soliveau, venait de frapper un coup décisif. En

entendant parler de machines à guillocher, James Mortimer tressaillit visiblement. Le faux Paul Harmant espéra qu'il allait se livrer, mais il n'en fut rien. Il se tint sur la réserve.

—Moi aussi, dit-il d'un air d'indifférence, je me suis occupé de cela. Mais il n'y a pas à faire mieux que les Genevois. Leurs machines sont parfaites.

—Pour guillocher les surfaces planes, assurément, répliqua Jacques. Mais ceci est le pont-aux-ânes. Il faut progresser.

L'Américain sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

—Aurait-il eu la même idée que moi ? pensa-t-il ; puis il ajouta tout haut : Croyez-vous donc qu'il soit possible d'obtenir une machine capable de guillocher les talons renversés, les courbes ?

—J'en suis sûr !

Mortimer pâlit.

—Vous avez trouvé cela ? fit-il d'une voix agitée.

—J'ai trouvé, répondit froidement Jacques laissant tomber une à une ses paroles. Mes plans sont tracés, mes épures sont achevées, ainsi que les dessins des moules à faire pour envoyer à la fonderie, à la forge et à l'étau, et, comme j'avais l'honneur de vous le dire tout à l'heure, je verrai si je dois me fixer à New-York pour y établir cette machine et d'autres dont j'ai les projets en tête.

De pâle qu'il était, Mortimer devint livide.

—C'est bien un concurrent, se dit-il, et le plus redoutable qui se puisse imaginer, un concurrent qui peut me causer un préjudice incalculable. Il faut parer le coup sans perdre une minute, et d'un désastre faire un triomphe.

Puis, d'une voix insinuante, il demanda :

—Voulez-vous me permettre, mon cher confrère, de vous parler avec une entière franchise ?

—Non seulement je vous le permets, mais je vous en prie.

—Si vous ne vous illusionnez point, et je le crois, car vous venez de me fournir la preuve de votre savoir, vous avez fait une invention qui doit vous donner en peu de temps une fortune colossale. Mais vous allez arriver à New-York où vous ne connaissez âme qui vive. Vous serez obligé de vous mettre au courant de nos mœurs, de nos façons de vivre, des coutumes de nos ouvriers. Il vous faudra créer une usine, agencer des ateliers, cela vous prendra beaucoup de temps et vous coûtera des sommes folles.

—Sans doute, mais le moyen de faire autrement ?

—Il existe.

—Je ne le connais pas.

—Je vais vous l'apprendre ; voici ce que je vous propose : Devenez mon associé ; prenez la direction de mes ateliers ; vous pourrez chez moi vous mettre immédiatement à l'œuvre et construire sans retard la "Silencieuse" et la machine à guillocher. En arrivant à New-York, nous signerons le contrat d'association, qui vous assurera la moitié des bénéfices de ma maison, et je vais, à titre de prime, vous remettre un chèque d'un million sur mon ami et banquier Richard Davidson que voilà, et qui le payera à présentation.

—Mais, mon cher confrère, commença Jacques Garaud, qui ne voulait pas, quoiqu'ivre de joie, avoir l'air de céder trop vite.

—Oh ! je vous en prie, monsieur, acceptez ! interrompit Noémi d'une voix presque suppliante, en accompagnant ces paroles d'un regard irrésistible. Vous ne pouvez pas refuser l'association que mon père vous propose ! Vous ne pouvez pas refuser de devenir notre ami.

—Vous voyez que ma fille se joint à moi ! s'écria Mortimer en riant. Elle ne vous cache point sa sympathie. C'est comme ça que nous élevons les jeunes filles en Amérique, et nous ne nous en trouvons pas mal ! Si vous n'aviez fait tout d'abord la conquête de Noémi, elle ne vous aurait point présenté à moi. Est-ce vrai, fillette ?

—C'est vrai, père.

—Acceptez donc, mon chère confrère.

—La sympathie de mademoiselle a sur moi plus d'influence que toutes les considérations pécuniaires, répliqua Jacques ; j'accepte.

—Une poignée de main, alors. Voilà notre association conclue. A propos, êtes-vous marié ?

En entendant cette question, Noémi rougit jusqu'au blanc des yeux.

—Je suis garçon, répondit l'ex-contremaître avec un sourire.

—Je vous offre donc un appartement dans ma maison. Vous ne le refuserez pas.

—Non certes, et je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance.

Jacques Garaud ajouta tout bas :

—Avant trois mois je serai le gendre de James Mortimer ! Décidément le diable est pour moi !

Le reste de la journée s'écoula rapidement. Le diner fut gai, amplement arrosé de vin de Champagne, et on se sépara fort tard.

Une fois dans sa cabine et étendu sur sa couche étroite, l'ex-contremaître ne dormit pas. Des préoccupations de plus d'une nature assiégeaient son esprit. Le misérable venait de profiter, avec une merveilleuse habileté, de l'occasion qui se présentait à lui. La fortune lui souriait. Il allait, en arrivant à New-York, toucher un million et partager tous les bénéfices de la fabrique de James Mortimer. De plus, il se croyait certain de devenir à courte échéance le gendre de l'ingénieur. Tout cela était splendide.

Seulement, sinon pour signer l'acte d'association, du moins pour épouser Noémi, il faudrait présenter des papiers en règle. Ces papiers, il ne les possédait point et, quand il les ferait réclamer en Bourgogne, ne répondrait-on pas :

—Paul Harmant est mort !

La réflexion rassura quelque peu l'ex-contremaître. Il suffirait de demander copie de l'acte de naissance de Paul Harmant et des actes mortuaires de son père et de sa mère. L'usage auquel étaient destinés ces actes ne regardait personne. Restait Ovide Soliveau.

—C'est à lui que je dois d'avoir joué ce soir mon rôle d'une façon si complète, pensait Jacques. Mais il est dangereux. Ses doutes sur mon identité, s'il en a de naissants, peuvent grandir. Dans tous les cas, il revendiquera sans cesse auprès de moi son titre de cousin, ce qui sera gênant et ridicule. Il faudrait le tenir dans ma dépendance. Mais comment ? J'aviserai.

Un peu avant la fin de la nuit Jacques Garaud s'endormit. Il avait chassé les idées noires et se disait avec un effrayant cynisme :

—Les plans de mon ci-devant patron m'ont porté bonheur.

A onze heures du matin James Mortimer, sa fille et le faux Paul Harmant se trouvaient réunis au salon de conversation avant le déjeuner. La journée presque entière fut employée par les deux hommes à établir les bases de l'acte de société ; des signatures préliminaires furent échangées et l'Américain remit au Français un chèque d'un million payable à vue chez le banquier Richard Davidson. Un peu avant le coucher du soleil on monta prendre l'air sur le pont du paquebot. Beaucoup de passagers s'y trouvaient déjà, regardant avec des lunettes marines un navire qui marchait dans la direction opposée, allant d'Amérique en Europe, et qui devait passer à quelques encablures du "Lord-Maire."

Jacques laissa Mortimer et Noémi les yeux fixés sur l'horizon et se rapprocha du gaillard d'avant. Il songeait à se concilier la bienveillance de son prétendu cousin en mettant quelques louis à sa disposition. Sur le gaillard d'avant comme à l'arrière du paquebot, et pour le même motif, la foule était nombreuse. L'ex-contremaître fouilla du regard cette foule qui s'entassait le long du bordage de droite, et il aperçut Ovide Soliveau.

### XXXVIII

Jacques allait s'avancer pour rejoindre le Dijonnais, mais brusquement il s'arrêta. Ovide venait de se placer derrière un homme âgé déjà qui s'accouait sur le bastingage. Une lame d'acier, que cependant il cherchait à dissimuler, brillait dans sa main droite. L'attitude de Soliveau parut singulièrement suspecte à Jacques Garaud qui riva sur lui ses yeux. Il le vit allonger sa main gauche vers le pardessus du passager placé devant lui et lui en relever légèrement les pans. Jacques aperçut alors une sacoche de cuir suspendue à une mince courroie passée sur l'épaule. Ovide, se croyant bien caché par un groupe attentif à la marche du steamer qui s'avancé à toute vapeur, étendit la main droite. La lame d'acier brilla. Le vieillard fit un mouvement. Le Parisien laissa retomber les pans du par-

dessus. Jacques Garaud comprit à l'instant même ce qui se passait :

—Ah ! ah ! murmura-t-il, le cousin Soliveau me semble avoir plusieurs cordes à son arc. Au métier de mécanicien, il ajoute celui de "voleur à la tire !" Le gaillard cumule ! Pour le moment, il en veut à la sacoche de ce pauvre vieux bonhomme qui ne se défie point.

Soudain le faux Paul Harmant fronça le sourcil et sentit un petit frisson courir sur sa peau.

—Tonnerre, se disait-il avec épouvante, s'il était pris à commettre ce vol, pincé en flagrant délit, on l'arrêterait et il se recommanderait de moi ! Cousin d'un voleur ! Ce n'est pas ça qui consoliderait une situation auprès de James Mortimer ! Il faut empêcher un si fâcheux incident de se produire, et je vais...

Jacques n'acheva point sa phrase. Une autre pensée lui traversait l'esprit.

—Je le tiens ! pensa-t-il ; le hasard vient de m'envoyer le moyen que je cherchais cette nuit. Le drôle est à moi pieds et poings liés !

Reprenant alors sa marche un instant interrompue, il se trouva à deux ou trois pas d'Ovide Soliveau qui ne se doutait point de son approche. Le steamer, en ce moment, croisait le paquebot. A la pointe de l'un de ses mâts se déployait le pavillon tricolore. Une voix cria :

—C'est un navire français ! Bonne route ! Bonne route !

Toutes les têtes se découvaient, tous les bras s'élevèrent, agitant les chapeaux, et cent voix répétèrent ces deux mots :

—Bonne route !

Les passagers du steamer français répondirent par des acclamations pareilles, et les deux navires continuèrent leur chemin, s'éloignant aussi vite qu'ils s'étaient rapprochés. Le vieillard, porteur de la sacoche convoitée par Ovide, était un des plus enthousiastes. Il agita frénétiquement son chapeau. Le Dijonnais guettait le moment opportun et n'avait garde de le laisser échapper. Tandis que le passager levait le bras et criait à pleine gorge, Ovide glissa sa main gauche sous le pardessus, puis envoya sa main droite rejoindre la gauche. Une lame de rasoir trancha net la courroie et, moins d'une seconde après, la sacoche ayant changé de maître, se trouvait cachée sous la vareuse d'Ovide. Celui-ci fit alors volte-face en pirouettant sur ses talons et se trouva face à face, ou, comme on dit vulgairement, "nez à nez," avec son prétendu cousin. Le faux Paul Harmant, immobile, les sourcils froncés, l'air sombre et sévère, étendit le bras et laissa retomber sa main sur l'épaule du mécanicien. En même temps, d'une voix étouffée, il lui jetait ces mots au visage :

—Que viens-tu de faire, voleur !

Ovide chancela et devint très pâle. Cependant il ne perdit pas tout à fait la tête, et balbutia :

—Hein ? quoi ? Qu'est-ce que tu dis, cousin ?

Jacques lui saisit le poignet et l'entraîna dans un endroit isolé.

—Je dis, reprit-il les dents serrées, je dis que j'ai tout vu, que tu es un misérable, et que tu vas me remettre à l'instant le sac de cuir volé par toi à l'homme derrière qui tu te trouvais !

Ovide, se sentant pris, fut frappé d'épouvante.

—Pitié ! grâce ! fit-il éperdu, cousin, je t'en supplie, ne me dénonce pas. Oui, je suis un gredin ; oui, c'est vrai, j'ai volé. Mais ce n'est point ma faute. Le désir de me trouver riche me rendait fou, je ne savais ce que je faisais.

—Silence ! commanda le faux Paul Harmant. Tu viens de commettre un crime que rien au monde ne peut rendre excusable ! Quand je pense que tu es de ma famille et que tu la déshonores, je ne sais qui me retient de te briser la tête d'un coup de revolver, ou de te conduire au capitaine du paquebot et de lui dénoncer ta honteuse action.

Ovide chancelait sur ses jambes. Ses dents claquaient.

—Non, non, non, bégaya-t-il, tu ne feras pas cela. Pitié pour un malheureux égaré. Pardonne une faiblesse.

—Une faiblesse dont tu dois être coutumier, si j'en juge par la dextérité, par le sang-froid, par l'adresse dont tu as fait preuve.

—C'est la première fois, je te l'affirme ! je te le jure !

—Ne jure rien ! Me crois-tu par hasard assez naïf pour croire au serment d'un voleur ?

—Cependant...

—Fais-toi, et donne-moi ce sac !

Ovide tendit l'escarcelle à Jacques Garaud qui la prit et continua :

—Tu sais ce qu'il y a là-dedans ?

—Oui ; de l'or et des billets.

—Pour quelle somme ?

—Soixante mille francs, à peu près.

—Bien. Attends-moi là.

Le Parisien regardait avec stupeur son prétendu cousin.

—Que vas-tu faire ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

—Tu ne le devines point ?

—Non.

—Je vais rendre cette fortune à son légitime propriétaire.

—Mais... commença Ovide en frissonnant.

—Pas un mot de plus !

Et après avoir accompagné ces paroles d'un regard sévère, l'ex-contremaître se dirigea vers le passager aux cheveux blancs.

—Pardon, monsieur, lui dit-il en l'abordant et en lui présentant le sac de cuir. Cette sacoche est bien à vous ?

Le voyageur porta vivement la main à son côté.

—Volé ! s'écria-t-il avec effarement.

—De quoi vous plaignez-vous, puisqu'on vous rend votre bien ? reprit Jacques en souriant. Voici l'escarcelle qui vous manque. Voyez si le contenu est intact.

Sans perdre une seconde, le vieillard tira de sa poche une petite clef, ouvrit précipitamment la sacoche que Jacques venait de lui remettre, et en visita le contenu.

—Non, non, il n'y manque rien, fit-il ensuite avec joie. Tout y est bien ! Toute ma fortune, monsieur ! Soixante-dix mille francs, difficilement amassés en trente années de travail, et que je porte à ma fille ! Mais comment cette sacoche se trouve-t-elle entre vos mains ?

—Veuillez me suivre, je vous l'expliquerai.

Et le prétendu Paul Harmant se dirigea vers Ovide qui, pâle comme un mort, suivait du regard tous ses mouvements. Le vieillard l'accompagna. Jacques s'arrêta en face d'Ovide dont les jambes flageolaient et qui aurait donné beaucoup pour se trouver en ce moment dans le plus obscur réduit du fond de la cale.

—Voilà l'homme qui vous a volé, dit l'ex-contremaître, et, comme le passager voulait parler il l'interrompit en continuant : Je connais ce drôle et je désire qu'il ne soit point arrêté, ce qu'il mériterait cependant, mais j'exige qu'il vous fasse l'aveu de son crime et qu'il sollicite votre pitié.

Il n'y avait pas à hésiter. Ovide s'empressa de balbutier d'une voix éteinte :

—J'avoue... monsieur... j'avoue... et je vous supplie de me pardonner.

—Je vous pardonne à la requête de monsieur, répliqua le passager d'un ton méprisant. Allez vous faire pendre ailleurs, car la potence vous réclamera certainement un jour ou l'autre. Je me souviendrai de votre visage ! Moi aussi je vais à New-York et je connais monsieur Mortimer chez lequel vous allez travailler. Vous m'avez raconté tout à l'heure le but de votre voyage. Je vous écoutais trop confiant, et je me figurais naïvement avoir affaire à un honnête et habile ouvrier. Vous pouvez être habile, mais vous êtes un gredin, et il suffirait d'un mot de moi pour ouvrir les yeux à votre patron.

Ovide bégaya quelques mots de supplication à peu près indistincts.

—Je devrais le faire, poursuivit le passager.

Jacques intervint.

—La leçon lui suffira, dit-il, au moins je l'espère. Je vous demande pour lui le silence sur cette triste affaire. Je vous répète que cet homme m'est connu, je connais aussi sa famille. Elle est des plus honorables. Sa punition et son déshonneur retomberaient sur elle.

—Pour sa famille, et surtout pour vous, monsieur, qui m'avez rendu ma fortune volée, je garderai le silence. Mais je veux connaître le nom de cet homme. S'il refusait de me l'apprendre, je le chercherais sur la liste des passagers.

—Il se nomme Ovide Soliveau, dit le faux Paul Harmant.  
L'ouvrier mécanicien était vert d'épouvante.  
—Ovide Soliveau, répéta le passager. Je connais ce nom. Ah ! je me souviens. C'est celui d'un particulier, originaire de la Côte-d'Or, contre lequel j'ai eu entre les mains, à Paris, un mandat d'arrêter pour vol avec effraction.

XXXIX

Jacques Garaud regarda fixement Ovide qui semblait défaillant et ne songeait même point à nier.

—J'ignorais le passé de cet homme, dit-il ensuite ; mais, par considération pour sa famille, je continuerai à le couvrir de ma protection. Vous m'avez promis le silence.

—Et je tiendrai ma promesse, monsieur, car ma reconnaissance vous est acquise. Je me tairai, et pour le crime passé, et pour le crime présent ; mais je n'oublierai pas, et, si quelque nouveau méfait remet un jour ce drôle en ma présence, je serai sans pitié.

Puis le vieux passager, tendant la main à Jacques, ajouta :

—Vous venez de faire une bonne action monsieur. Si jamais vous avez besoin de moi pour quoi que ce soit, de jour ou de nuit, à New-York, où je rejoins ma fille, souvenez-vous que vous pouvez compter sur moi. Je me nomme René Bosc, je suis Français, j'ai fait partie de la brigade de sûreté, je viens d'obtenir ma retraite, et je vais vivre en famille au numéro 56 de la Cinquième avenue.

En entendant ces mots : " J'ai fait partie de la brigade de sûreté," Ovide n'avait pu retenir un nouveau mouvement d'épouvante, Jacques Garaud lui-même, quoiqu'il ne fût point en cause, éprouvait une assez vive émotion dont la cause nous paraît facile à deviner, mais il reprit aussitôt son calme.

—" René Bosc, Cinquième avenue, numéro 56," répéta-t-il. Je n'oublierai ni votre nom, ni votre adresse, monsieur, et peut-être aurai-je un jour ou l'autre recours à vous, car je vais moi-même habiter New-York.

—En me donnant l'occasion de vous prouver ma reconnaissance, vous me rendez heureux.

—Et maintenant, monsieur, permettez-moi de vous prier de me laisser seul avec cet homme.

L'ex-agent de la sûreté tendit la main au faux Paul Harmant, et s'éloigna, après avoir jeté un regard méprisant sur Ovide Soliveau. Celui-ci resta la tête basse, en face de Jacques.

—Ainsi, lui dit ce dernier d'une voix sourde d'abord, toi que le hasard me fait rencontrer sur ce navire, toi que les liens du sang unissent aux Harmant, dont la réputation a toujours été sans tache, toi que j'étais heureux de retrouver, tu n'es qu'un misérable coquin, un scélérat traqué par la police, un voleur de profession !

Jacques élevait un peu la voix.

—Pas si haut, cousin, je t'en supplie, pas si haut ! balbutia Ovide, dont la bouche était sans salive et la gorge serrée. Puisque le vieux, grâce à toi, ne me dénoncera point, il est bien inutile de faire connaître à tout le monde ici ce qui s'est passé. J'ai eu un moment de vertige, quoi ! Qu'est-ce que tu veux, je ne suis pas riche ! Une faiblesse ça se pardonne, que diable ! J'avais vu l'or et les billets, ça m'avait tourné la tête.

Puis Ovide pleurnichant, ajoutant d'un ton d'indignable hypocrisie :

—Ah ! cousin, tu as été ma providence en m'empêchant de commettre une mauvaise action.

—Tu reconnais alors que j'ai eu raison d'agir comme je l'ai fait ?

—Je le reconnais, je le proclame.

—Tu ne regrettes point la grosse somme que tu avais volée ?

Ovide hésita avant de répondre.

—Tu as envie de devenir riche à tout prix, poursuivit Jacques, ton hésitation le prouve.

—Dame ! la richesse, c'est tout.

—Le sac de cet ancien agent de la sûreté contenait soixante-dix mille francs.

—Joli chiffre ! murmura le gredin avec un accent de regret manifeste.

—Joli, oui. Mais ce n'était pas la fortune, et si tu veux m'obéir je ferai la tienne.

—Vrai ?

—Foi de Paul Harmant.

—Mais je suis à toi corps et âme, cousin !

—A moi fidèlement ? sans arrière-pensée ?

—Parbleu ! est-ce que je ne dépends pas de toi à cette heure ? Est-ce que ce René Bosc que tu as fait taire ne parlerait pas si tu lui donnais l'ordre de parler : Est-ce que toi-même tu ne pourrais pas me faire arrêter si la fantaisie t'en prenait ?

(La suite au prochain numéro.)

LE MOYEN DE NE PAS VIEILLIR

**J**E vois bien des vieillards pareils par leur grand âge, mais d'ailleurs si différents ! Les uns présentent la triste image de la décadence, et déjà de l'anéantissement. Les autres sont restés jeunes ; oui, jeunes, je ne sais pas d'autre mot à leur appliquer. La raison de cette différence se découvre facilement. Ceux-ci n'ont pas cessé d'entretenir en eux l'activité de l'esprit ; ceux-là se sont abandonnés, repliés sur eux-mêmes, et sont tombés dans l'inertie intellectuelle.

Bonstetten, l'un des plus jeunes vieillards qui aient existé, dit à ce sujet : " Prenez l'habitude de ne fixer aucune pensée, gardez-vous de tout travail sérieux et suivi, tâchez de ne rien observer, d'être les yeux ouverts sans voir, de parler sans avoir pensé : alors, dans l'ennui qui vous dévore, laissez-vous aller à toutes vos fantaisies, et vous verrez les progrès rapides de votre imbécillité. Mais c'est en avançant en âge que toutes les misères de l'ignorance et de la paresse se font sentir. C'est la destinée de la vieillesse de faire ressortir tous les défauts du corps et de l'esprit pour faire de l'homme une caricature. Rien ne contre-balance cet affaiblissement des organes que le mouvement de l'esprit. Voyez comme l'homme qui n'a point exercé son âme se courbe avec l'âge. La pensée, que rien ne soulève, pèse douloureusement sur tous les maux physiques, pour les renforcer par l'attention qu'on y donne. C'est avec ce cortège de douleurs qu'on avance vers la mort sans aucun courage ni pour vivre, ni pour mourir."

Bonstetten ne veut pas que l'on dise : " A quoi bon ! Il est trop tard !" maximes aussi fausses que lâches. " Rien ne désole et ne flétrit la vie, dit-il, comme la crainte de la mort. Que de gens la portent dans la vie même en se disant : " Ce n'est plus la peine d'entreprendre telle étude, tel travail, parce que je suis trop vieux pour l'achever." Comme si l'on achevait quelque chose, comme si la vie entière était autre chose qu'espérance, projet, activité, confiance en l'avenir et courage dans le présent ! Que me fait l'espace grand ou petit qui me sépare de la mort ? Tant qu'elle ne me touche pas, elle n'est rien."

Il déclare, du reste, que cette activité et vaillance de l'esprit ne s'improvise pas ; il faut l'avoir pratiquée de longue date par un exercice continu pour l'avoir à son service dans ses dernières années. La vieillesse est le résultat, je dirais presque le bilan de la vie passée. Elle est ce que vous l'avez faite, bonne ou mauvaise, comme vous l'avez voulu."

DE L'AUMONE MORALE

Vous savez tous ce que c'est que l'aumône ; mais il en est de plus d'une sorte ; il y a celle du morceau de pain, du vêtement et de la pièce de monnaie ; il y a celle aussi du bon conseil, de l'exhortation, de la consolation, et au besoin de la charitable réprimande. Il en est de même du don : il y a celui qu'on fait de son or, de son argent, d'un bien tout matériel, et celui que l'on fait de sa science, de sa sagesse, de son amitié, de son amour, du meilleur de son âme. A ce compte, tout le monde peut donner, le pauvre comme le riche, le petit comme le grand, la plus humble des créatures comme la plus élevée. Il suffit pour cela d'être pourvu de ces biens intimes et personnels dont l'esprit seul dispose, parce que seul il les possède, et dont la bonne volonté est la source abondante.

CE QUE LE BON DIEU DIT AUX QUATRE SAISONS



U printemps, le bon Dieu dit : " Qu'on mette la table du petit ver ! "—Aussitôt le petit cerisier montre ses feuilles, mille feuilles fraîches et vertes.

Le petit ver, qui dormait dans sa maison, s'éveille, s'étend, ouvre sa petite bouche et frotte ses yeux engourdis. Puis il se met à ronger tranquillement les petites feuilles, disant : " On ne s'en peut détacher. Qui donc m'a préparé un tel festin ! "

Alors le bon Dieu dit de nouveau :

" Qu'on mette la table de la petite abeille ! "—Aussitôt le cerisier pousse fleurs sur fleurs, mille petites fleurs fraîches et blanches.

Et l'abeille matinale l'a vu dès l'aurore, et les premiers rayons du soleil l'y conduisent. " Allons boire mon café, se dit-elle ; il est versé dans une si précieuse porcelaine ! Que les tasses sont propres et belles ! "

Elle y trempe sa petite langue, et, tout en buvant, s'écrie : " On n'y a pas épargné le sucre ! "

L'été vient et le bon Dieu dit : " Qu'on mette la table du petit oiseau ! " Et le cerisier se couvre de mille fruits frais et vermeils.

" Ah ! s'écrie le petit oiseau, voilà qui tombe bien ! j'ai bon appétit : cela donnera de nouvelles forces à mes ailes et à ma voix, et je pourrai entonner une nouvelle chanson."

A l'automne, le bon Dieu dit : " Enlevez la table, tous sont rassasiés."—Et le vent froid des montagnes se met à souffler et fait grelotter l'arbre. Les feuilles deviennent jaunes et rouges et tombent une à une ; et le vent, qui les a jetés à terre, les enlève de nouveau et les fait voltiger dans l'air.

Voici enfin venir l'hiver, et le bon Dieu dit : " Recouvrez-moi ce qui reste ! "—Et les tourbillons de vent amènent des flocons de neiges, et toute la nature se repose dans le sommeil.

HEBEL.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 73.—ENIGME

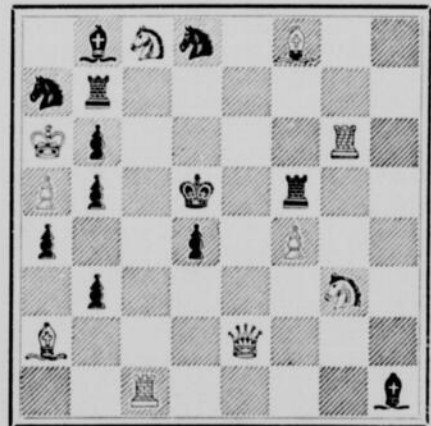
La beauté me chérit et me cherche en tous lieux. Par moi, voir à ton gré, ce qu'on aime le mieux.

No. 74.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. W. A. ATKINSON, Montréal

Ce problème a obtenu le premier prix au concours du *Criticon*, d'Ottawa

Noirs



Blancs

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 69.—Les mots sont : Saule et Sauge.

No. 70.—Le mot est : Honneur.

No. 71.—Les mots sont : Défit et Défie.

No. 72.—La longueur du poisson est de 64 pouces.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Alexandre Legaré, Québec ; L. J. Audet, Montréal ; Mlle N. Gauvreau, Trois-Rivières ; J. U. Laporte, Montréal ; Mlle H. Brisebois, Springfield ; J. Z. Gauthier, Sherbrooke ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal ; Mlle B. Bittner, A. Guérette, S. Matte, Québec.

Rebus.—A. Dugré, St-Hyacinthe ; L. Turgeon, Montréal.

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Plaisir partagé vaut double.

CHOSSES ET AUTRES

—Un journal français signale l'apparition d'un nouvel avertisseur d'incendie. C'est un mécanisme électrique rattaché à un thermomètre : lorsque, par suite d'un incendie, la température s'élève dans un appartement, l'alarme est donnée par l'avertisseur. Ce système, ajoute le journal, s'applique à toute élévation de température. Eh ! mais voilà qui me le gâte. Un soir que vous serez chaudement couché dans votre lit, si vous avez laissé par mégarde votre bougie allumée trop près de la colonne de mercure, il pourra vous arriver de voir un casque de pompier faire voler une de vos vitres en éclats et de recevoir sur le corps une douche glacée. En été, passe encore... mais au mois de janvier... birrou !

—Les avantages du progrès de la civilisation. On vient d'inventer la chemise en papier. On pourrait croire qu'il s'agit de chemises de dossiers, mais il n'en est rien ; c'est bien de toilette que nous voulons parler. Cette chemise est composée de sept feuilles de papier superposées ; on enlève chaque matin une feuille et l'on arrive ainsi à la fin de la semaine avec un plastron, des manchettes et un col d'une blancheur irréparable. Le plus curieux, c'est que bientôt chacune de ces feuilles contiendra sur son verso des articles de journaux, des réclames, des nouvelles, des annonces. Quand on voudra se distraire, il suffira d'arracher une feuille de chemise. Mais ce sont les blanchisseuses qui ne sont pas contentes !

Echo américain.

—John, où est le whisky que je vous ai donné ce matin pour nettoyer les carreaux de la salle à manger ?

—Je l'ai bu, maître... Mais je n'ai qu'à souffler sur les vitres... ça fera le même effet !



CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC

Contrats pour Fournitures de Magasins.

DES SOUMISSIONS sont demandées pour fournitures de magasins de différentes sortes requis par la Compagnie à Montréal, London, Portland et autres endroits, durant les douze mois commençant le 1er juillet 1885.

Des blancs de soumissions, avec les détails, peuvent être obtenus en s'adressant à John Taylor, garde-magasin général de la compagnie à Montréal, ou aux députés garde-magasins à London et Portland.

Les soumissions endossées "Soumissions pour fournitures de magasins" et adressées au sousigné seront reçues le ou avant Samedi, le 30 Mai.

JOSEPH HICKSON, Gérant-Général  
Montréal, 27 avril 1885.

FLAVIEN J. GRANGER, PAPETIER.  
18 COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

Z. E. MARTIN & DASTOUS, MARCHANDS-TAILLEURS, MERCIERIES ETC.  
41, CARRE CHABOILLEZ, Montréal.

DR. H. E. DESROSIERS, 70, RUE ST DENIS, MONTREAL.

DR. J. LEROUX, 2445, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

MATHIEU FRERES, Marchands de Vins, No 87, Rue St-Jacques, Montréal.

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me	"	-	25
3me	"	-	15
4me	"	-	10
5me	"	-	5
6me	"	-	4
7me	"	-	3
8me	"	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON

MARCHANDISES DE NOUVEAUTES

En gros et en détail

105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité: Sole, Satin, Velours, Etoffes & Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30 Saint-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GERHARDT-BERTHIAUME,

No 80, Rue St-Gabriel, Montréal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

Imprimerie GERHARDT-BERTHIAUME, 30, rue St-Gabriel, Montréal.

JOUISSEZ De la Santé et du Bonheur

COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des rognons ?

"Le 'Kidney Wort' m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par trois médecins éminents du Détroit." M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?

"Le 'Kidney Wort' m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?

"Le 'Kidney Wort' m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang." Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?

"Le 'Kidney Wort' est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat." Dr Phillip C. Ballou, Monoton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?

"Le 'Kidney Wort' m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque j'étais condamné à mourir." Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationales, N. Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?

"Le 'Kidney Wort' (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je ne roulais hors de mon lit." C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des rognons ?

"Le 'Kidney Wort' m'a guéri de maladies du foie et des rognons après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte." Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?

"Le 'Kidney Wort' facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans." Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?

"Le 'Kidney Wort' est supérieur à tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage dans ma pratique." Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?

"Le 'Kidney Wort' m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'ai jamais fait usage." Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?

"Le 'Kidney Wort' m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède." G. H. Horst, Caisner M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?

"Le 'Kidney Wort' m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans." Eibridge Malcolm, Wget Bath, Maine.

Les femmes qui sont malades ?

"Le 'Kidney Wort' m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien." Mde H. Lamoreaux, lie La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé

Faites usage du

KIDNEY-WORT

Le Purificateur du Sang.

N. GOYETTE,

BOUCHER.

MARCHE D'HOCHELAGA.

Etaux 1 et 3.

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 80, Montréal.